

M i c h e l B ü h r e r

967.5

BuH

Rwanda

mémoire d'un génocide

INTRODUCTION
DE
CLAUDINE VIDAL

COLLECTION « DOCUMENTS »
DIRIGÉE PAR PIERRE DRACHLINE

le cherche midi éditeur
Éditions UNESCO



La tension était déjà grande ici depuis l'assassinat, en février 1994, de Bucyana Martin, chef du parti extrémiste et raciste anti-Tutsi CDR (Coalition pour la défense de la République). Il était originaire de la commune. Le 7 avril, les Tutsi sont immédiatement accusés de la mort du président.

Cette fois, tout le monde fuit, c'est la débandade.

Un oncle de Jean, trop faible pour aller loin, sera blessé dans le dos par une lance, amené dans sa maison et brûlé vif avec le petit bétail. Jean perd contact avec les siens, se joint à un groupe qui se dirige vers la paroisse de Mibirizi, à deux heures de marche par la route.

En se cachant, ils mettront deux jours. À la paroisse, ils retrouvent des gens qui s'y étaient déjà rendus en février. D'autres arrivent, après avoir passé deux mois en brousse. Le nombre de réfugiés ne cesse d'augmenter et Jean, chargé par les prêtres de les inscrire, en compte bientôt plus de 6 000.

« Les miliciens nous attaquaient régulièrement. Ils étaient près d'un millier, torse nu, portant des feuilles de bananier séchées, à la manière traditionnelle. Ils ne venaient pas tous les jours, mais gardaient les

environs, pour nous empêcher de fuir. » Parmi eux, Jean reconnaît des voisins. Après une semaine, des militaires viennent prêter main-forte aux miliciens. « Nous étions désespérés, tous nous attendions la mort. Des réfugiés arrivaient encore jusque-là, nous donnaient des nouvelles. C'est comme ça que j'ai appris la mort de mon père et d'un de mes frères. »

Début mai, le sous-préfet et un député originaire de la région viennent proposer une « réunion de réconciliation ». Ils sont escortés par des gendarmes, et des miliciens qui restent à l'extérieur.

« À un certain moment, ils ont dit qu'ils repartaient voir un des meneurs. Aussitôt, les miliciens sont entrés et ont commencé à tirer. Ils avaient des fusils, des grenades, et des armes traditionnelles. Ça a duré environ de 13 heures à 18 heures. À la fin de l'après-midi, ils ont achevé les gens à la machette. » Lorsqu'ils quittent les lieux, il reste quelque 2 000 survivants. Le lendemain, ces derniers creusent eux-mêmes cinq fosses communes pour enterrer tous les cadavres.

Il y aura d'autres attaques, moins importantes. L'une d'elles est dirigée par le responsable des interahamwe du Bugarama, Yusufu. Ce jour-là, les miliciens choisissent vingt-trois personnes pour les exécuter. Ils en tuent vingt-deux, Jean est la dernière. « Yusufu m'a observé et m'a dit : " On te laisse, on va te tuer une prochaine fois. " » Mais ils ne reviendront pas. Peu de temps

après, le Comité international de la Croix-Rouge est venu dispenser des soins et conseiller aux survivants de se déplacer vers un camp, sur la colline de Nyarushishi.

« Le gouvernement disait la même chose, que les Tutsi devaient se rassembler à Nyarushishi. Mais tout le monde pensait que c'était pour mieux nous exterminer. J'ai décidé de fuir. » Après quatre nuits caché sous un pont, Jean arrive à traverser la rivière Ruzizi toute proche, et à gagner le Zaïre. Les survivants entassés à Nyarushishi échapperont de justesse à un massacre final, le 26 juin, par l'intervention in extremis du nouveau commandant de la gendarmerie.

Jean-Népomucène revient dans le village de Cymbogo en septembre pour constater que les Hutu, avant leur fuite, ont tout saccagé. Des témoins racontent que le directeur de l'usine de jus de fruits a fait plusieurs voyages en camion vers le Zaïre, juste en face, pour sortir toutes les machines. Jean s'est marié. Il estime à quatre-vingt-six le nombre de disparus au sein de sa famille. Autour de lui, des femmes se récrient : « Au moins une centaine. » Jean acquiesce. Au moins une centaine.

Nsengiyumva Jean-Népomucène

commune de Cymbogo, préfecture de Cyangugu
6 mars 1996